

www.e-rara.ch

Erster prosaischer Theil, enthaltend eine Auswahl von Fabeln und Parabeln, Erzählungen, Biographien und dramatischen Stücken

Orelli, Conrad von

Zürich, 1836

ETH-Bibliothek Zürich

Shelf Mark: Rar 39409: 1

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-88871>

V. Poésies.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

V. POÉSIES.

1. La Modestie.

Lorsque Jupiter prit le soin
D'assigner aux Vertus leur rang auprès de l'homme,
Celle qui méritait la pomme¹,
La Modestie était demeurée en un coin.
O vous que la grâce accompagne!
Lui dit le Dieu, les rangs sont déjà pris;
Mais des autres Vertus² vous serez la compagne,
Vous en rehausserez le prix.

2. La Grive et l'Hirondelle.

Avec l'homme¹, dis-moi, qui toujours me harcèle,
Tantôt avec ses chiens, et tantôt ses filets²,
Comment fais-tu pour vivre en paix,
Disait la grive à l'hirondelle?
La raison en est naturelle,
Reprit l'autre; tandis qu'autour de sa maison,
Nuit et jour je rôde et je veille,
Et lui détruis maint moucheron,
Tu dévores ses fruits; et, s'il pend à sa treille
Quelque grappe mûre et vermeille,

1) Preis. 2) statt: la compagne des autres vertus; eine in Versen häufig vorkommende Wortverfetzung, Inversion. Vgl. No. 595.

1) ebenfalls eine Inversion. Avec l'homme gehört zu den Worten: Comment fais-tu pour vivre en paix? 2) gewöhnlicher wäre: et tantôt avec ses filets. In der Regel werden die Vorwörter wiederholt, wenn die Hauptwörter, mit denen sie konstruirt sind, weder sinverwandt noch gleichbedeutend sind. Vgl. S. 350. u. 351. No. 573.

C'est celle-là que tu choisis;
Est-ce une raison pour qu'il t'aime?
Si tu veux qu'on t'oblige, oblige aussi toi-même.

3. La Rose et le Chardon.

Mon Dieu! de vos attraits¹ vantez donc moins l'éclat,
Disait le chardon à la rose.
Vous flattez, j'en conviens², les yeux et l'odorat;
Mais vos admirateurs, en vers ainsi qu'en prose,
Tous les jours ne disent-ils pas
Qu'aux rayons du matin éclore³,
Vous perdez dès le soir vos fragiles appas?
Moi, dont la tête est bigarrée
De mille diverses couleurs,
Je ne craignis jamais le souffle de Borée⁴,
Et de l'hiver enfin je brave les rigueurs.
Je ne vous porte point envie,
Répond la fille du printemps.
N'est-ce pas sur⁵ l'emploi du temps
Que se mesure notre vie?
Vous bravez, dites-vous, l'hiver et les autans⁶;
Peut-on s'enorgueillir d'un si faible avantage?
» As-tu bien vécu? « dit le sage;
Il ne demande pas: » As-tu vécu long-temps?

4. L'Abeille et le Hanneçon.

Une industrielle abeille
Entendait un hanneçon
Bourdonner à son oreille
Sur le plus maussade ton.
Taisez-vous donc, lui dit-elle,
Avec votre carillon¹
Vous me rompez la cervelle:
Encore si vos chansons

1) S. Fabel 1. No. 2. 2) ich gebe es zu. 3) éclore, aufblühen, aufgehen; defectives Zeitwort. Vgl. S. S. 220. 4) Nordwind. 5) nach; ebenso in: Se régler sur qn.; chanter sur la note; une lettre copiée fidèlement sur l'original. 6) die heftigen Südwinde.

1) eigentlich Glockenspiel, dann Geschrei, Lärm.

Avaient les aimables sons
Des concerts de Philomèle,
On pourrait vous pardonner
De venir nous détourner ;
Mais chanter mal, ne rien faire,
Pour aller crever en terre,
Et de froid et de misère,
Est-ce là vivre ? entre nous.
Venez voir dans nos demeures
Comment on remplit les heures ;
Ou si dans vos tristes goûts,
Rester les pattes croisées,
Sans mouvements, sans pensées,
Vous paraît un sort si doux,
De grâce, retirez-vous.
Sachez que, pour² qui travaille,
Rien n'est plus fastidieux
Que d'avoir devant les yeux
Un sot désœuvré qui baille.

5. Le Père et ses trois Fils.

Un honnête et vertueux père
Voulut de ses trois fils sonder le caractère.
Cette bague, dit-il, je l'ai vu maintes fois,
Vous a tentés : elle est à celui de vous trois
Qui dans sa vie a fait l'action la plus belle.
Çà, j'écoute, parlez, et ne redoutez rien :
Dans ce combat, où mon cœur vous appelle,
Votre juge, mes fils, sera l'amour du bien.
L'ainé commence ainsi : J'eus toute la fortune
D'un étranger, je l'eus toute chez moi ;
Il n'en existait preuve aucune :
J'ai rendu ce dépôt : est-ce avoir de la foi ?
Qui n'en a point devrait mourir de honte :
La probité n'est qu'un devoir ;
Il est mal de s'en prévaloir.
Passons : le second fils raconte
Qu'un enfant avec un roseau

2) Siehe S. 2. No. 1.

Jouant au bord d'un lac était tombé dans l'eau;
Il se noyait; je cours, et l'en retire:
Plus d'un témoin peut vous le dire.
Vous me les produiriez¹, répond le père, en vain.
Est-ce être généreux? Non, ce n'est qu'être humain.
Ma bague me resterait-elle?
J'en aurais, je vous jure, une peine mortelle.
J'ai la douleur d'avoir un ennemi,
Récite le dernier: je le vois endormi
Sur le penchant d'un précipice;
Le moindre mouvement eût fini ses destins.
Tout mon corps frissonne; je crains
Qu'en s'éveillant il ne périsse.
Je m'approche sans bruit, le soulève avec soin,
Et suis assez heureux pour le poser plus loin.
Ah! s'écria le père, en pleurant de tendresse,
La bague est bien à toi: c'est là de la noblesse!

6. Le Roi de Perse.

Un roi de Perse certain jour
Chassait avec toute sa cour.
Il eut soif, et dans cette plaine
On ne trouvait point de fontaine.
Près de là seulement était un grand jardin,
Rempli de beaux cédrats, d'oranges, de raisins.
A Dieu ne plaise que j'en mange!
Dit le roi, ce jardin courrait trop de danger:
Si je me permettais d'y cueillir une orange,
Mes visirs aussitôt mangeraient le verger.

7. Le Rossignol et le Prince.

Un jeune prince, avec son gouverneur
Se promenait dans un bocage,
Et s'ennuyait, suivant l'usage;
C'est le profit de la grandeur.
Un rossignol chantait sous le feuillage:
Le prince l'aperçoit, et le trouve charmant;
Et, comme il était prince, il veut dans le moment,

1) Ihr wisdet mir sie (die Zeugen) vergebens herbeibringen, stellen.

L'attraper et le mettre en cage.
Mais pour le prendre il fait du bruit,
Et l'oiseau fuit.
Pourquoi donc, dit alors son altesse en colère,
Le plus aimable des oiseaux
Se tient-il dans les bois, farouche et solitaire,
Tandis que mon palais est rempli de moineaux?
C'est, lui dit le Mentor, afin de vous instruire
De ce qu'un jour vous devez éprouver:
Les sots savent tous se produire;
Le mérite se cache, il faut l'aller trouver.

8. Le Chat et le Miroir.

Philosophes hardis, qui passez votre vie
A vouloir expliquer ce qu'on n'explique pas,
Daignez écouter, je vous prie.
Ce trait du plus sage des chats.
Sur une table de toilette,
Ce chat aperçut un miroir;
Il y saute, regarde, et d'abord pense voir
Un de ses frères qui le guette.
Notre chat veut le joindre; il se trouve arrêté.
Surpris, il juge alors la glace transparente,
Et passe de l'autre côté;
Ne trouve rien, revient, et le chat se présente.
Il réfléchit un peu, de peur que l'animal,
Tandis qu'il fait le tour, ne sorte,
Sur le haut du miroir il se met à cheval,
Une patte par-ci, l'autre par-là, de sorte
Qu'il puisse partout le saisir.
Alors, croyant bien le tenir,
Doucement vers la glace il incline la tête,
Aperçoit une oreille, et puis deux... A l'instant,
A droite, à gauche, il va jetant
Sa griffe qu'il tient toute prête:
Mais il perd l'équilibre, il tombe, et n'a rien pris.
Alors, sans davantage attendre,
Sans chercher plus long-temps ce qu'il ne peut comprendre,
Il laisse le miroir et retourne aux souris:

1) Inversion, statt: sans attendre davantage.

Que m'importe, dit-il, de percer ce mystère?
Une chose que notre esprit,
Après un long travail, n'entend ni ne saisit,
Ne nous est jamais nécessaire.

9. L'Enfant et le Miroir.

Un enfant élevé dans un pauvre village
Revint chez ses parents, et fut surpris d'y voir
Un miroir.

D'abord il aima son image,
Et puis, par un travers¹ bien digne d'un enfant,
Et même d'un être plus grand,
Il veut outrager ce qu'il aime,
Lui fait une grimace, et le miroir la rend.
Alors son dépit est extrême;
Il lui montre un poing menaçant,
Il se voit menacé de même.

Notre marmot fâché s'en vient, en frémissant,
Battre cette image insolente;
Il se fait mal aux mains. Sa colère en augmente;
Et furieux, au désespoir,
Le voilà, devant ce miroir,
Criant, pleurant, frappant la glace.

Sa mère, qui survient, le console, l'embrasse,
Tarit ses pleurs, et doucement lui dit:
N'as-tu pas commencé par faire la grimace
A ce méchant enfant qui cause ton dépit?
— Oui. — Regarde à présent: tu souris, il sourit;
Tu tends vers lui les bras, il te les tend de même;
Tu n'es plus en colère, il ne se fâche plus.
De la société tu vois ici l'emblème:
Le bien, le mal nous sont rendus.

10. Le Grillon.

Un pauvre petit grillon
Caché dans l'herbe fleurie,
Regardait un papillon
Voltigeant dans la prairie.
L'insecte ailé brillait des plus vives couleurs;

1) Verkehrttheit. 2) eigentlich Meerfähe, dann Fraßengesicht.

L'azur, le pourpre et l'or éclataient sur ses ailes:
Jeune, beau, petit-maitre, il court de fleurs en fleurs,
Prenant et quittant les plus belles.

Ah! disait le grillon, que son sort et le mien
Sont différents! Dame nature
Pour lui fit tout, et pour moi rien.

Je n'ai point de talent, encor moins de figure:
Nul ne prend garde à moi, l'on m'ignore ici-bas:
Autant vaudrait n'exister pas.

Comme il parlait, dans la prairie
Arrive une troupe d'enfants:
Aussitôt les voilà courants

Après ce papillon dont ils ont tous envie.
Chapeaux, mouchoirs, bonnets, servent à l'attraper.
L'insecte vainement cherche à leur échapper,
Il devient bientôt leur conquête.

L'un le saisit par l'aile, un autre par le corps;
Un troisième survient, et le prend par la tête:
Il ne fallait pas tant d'efforts

Pour déchirer la pauvre bête.

Oh! oh! dit le grillon, je ne suis plus fâché;
Il en coûte trop cher pour briller dans le monde
Combien je vais aimer ma retraite profonde!

Pour vivre heureux vivons caché.

11. Le Cheval et le Poulain.

Un bon père cheval, veuf, et n'ayant qu'un fils,
L'élevait dans un pâturage

Où les eaux, les fleurs et l'ombrage

Présentaient à la fois tous les biens réunis.

Abusant pour jouir, comme on fait à cet âge,

Le poulain tous les jours se gorgeait de saiefoin;

Se vautrait dans l'herbe fleurie,

Galopait sans objet, se baignait sans envie

Ou se reposait sans besoin.

Oisif et gras à lard, le jeune solitaire

S'ennuya, se lassa de ne manquer de rien:

Le dégoût vient bientôt; il va trouver son père:

Depuis long-temps, dit il, je ne me sens pas bien;

Cette herbe est malsaine et me tue,

Ce trèfle est sans saveur, cette eau est corrompue;

L'air qu'on respire ici m'attaque les poumons,
Bref, je meurs si nous ne partons.
Mon fils, répond le père, il s'agit de ta vie,
A l'instant même il faut partir.
Sitôt dit, sitôt fait, ils quittent leur patrie.
Le jeune voyageur bondissait de plaisir.
Le vieillard, moins joyeux, allait un train plus sage.
Mais il guidait l'enfant, et le faisait gravir
Sur des monts escarpés, arides, sans herbage,
Où rien ne pouvait le nourrir.
Le soir vint, point de pâturage:
On s'en passa. Le lendemain,
Comme l'on commençait à souffrir de la faim.
On prit du bout des dents une ronce sauvage.
On ne galopa plus le reste du voyage;
A peine, après deux jours, allait-on même au pas.
Jugeant alors la leçon faite,
Le père va reprendre une route secrète
Que son fils ne connaissait pas,
Et le ramène à la prairie,
Au milieu de la nuit. Dès que notre poulain
Retrouve un peu d'herbe fleurie,
Il se jette dessus: Ah! l'excellent festin,
La bonne herbe! dit-il: comme elle est douce et tendre!
Mon père, il ne faut pas s'attendre
Que nous puissions rencontrer mieux;
Fixons-nous pour jamais dans ces aimables lieux;
Quel pays peut valoir cet asile champêtre?
Comme il parlait ainsi, le jour vint à paraître,
Le poulain reconnaît le pré qu'il a quitté;
Il demeure confus. Le père avec bonté,
Lui dit: mon cher enfant, retiens cette maxime:
Quiconque jouit trop est bientôt dégoûté;
Il faut au bonheur du régime.

12. Les deux Paysans et le Nuage.

Guillot, disait un jour Lucas,
D'une voix triste et lamentable,
Ne vois-tu pas venir là-bas
Ce gros nuage noir? C'est la marque effroyable
Du plus grand des malheurs. Pourquoi? répond Guillot.

— Pourquoi? Regarde donc: ou je ne suis qu'un sot,
Ou ce nuage est de la grêle
Qui va tout abîmer, vigne, avoine, froment;
Toute la récolte nouvelle
Sera détruite en un moment.
Il ne restera rien, le village en ruine
Dans trois mois aura la famine,
Puis la peste viendra, puis nous périrons tous.
La peste! dit Guillot: doucement, calmez-vous;
Je ne vois point cela, compère;
Et, s'il faut vous parler selon mon sentiment,
C'est que je vois tout le contraire:
Car ce nuage assurément
Ne porte point de grêle, il porte de la pluie.
La terre est sèche dès long-temps,
Il va bien arroser nos champs,
Toute notre récolte en doit être embellie.
Nous aurons le double de foin,
Moitié plus de froment, de raisins abondance;
Nous serons tous dans l'opulence,
Et rien, hors les tonneaux, ne nous fera besoin ¹.
C'est bien voir que cela, dit Lucas en colère;
Mais chacun a ses yeux, lui répondit Guillot.
— Oh! puisqu'il est ainsi, je ne dirai plus mot,
Attendons la fin de l'affaire:
Rira bien qui rira le dernier ². — Dieu merci,
Ce n'est pas moi qui pleure ici.
Ils s'échauffaient tous deux; déjà, dans leur furie,
Ils allaient se gourmer, lorsqu'un souffle de vent
Emporta loin de là le nuage effrayant:
Ils n'eurent ni grêle ni pluie.

13. La Cigale et la Fourmi.

La cigale, ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue:

1) cela me fait besoin ist so viel als: Cela me manque et me serait nécessaire. 2) sprichwörtliche Redensart; wer zuletzt lacht, lacht am besten.

Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau !
Elle alla crier famine ¹
Chez la fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle :
Je vous paierai, lui dit-elle,
Avant l'oût ², foi d'animal,
Intérêt et principal.
La fourmi n'est pas prêteuse ;
C'est là son moindre défaut.
Que faisiez-vous au temps chaud ?
Dit-elle à cette emprunteuse. —
Nuit et jour à tout venant
Je chantais, ne vous déplaie —
Vous chantiez! j'en suis fort aise.
Hé bien dansez maintenant.

14. Les deux Mulets.

Deux mulets cheminaient : l'un d'avoine chargé,
L'autre portant l'argent de la gabelle.
Celui-ci, glorieux d'une charge si belle,
N'eût voulu pour beaucoup en être soulagé.
Il marchait d'un pas relevé ¹,
Et faisait sonner sa sonnette :
Quand, l'ennemi se présentant,
Comme il en voulait à l'argent ²,
Sur le mulet du fisc une troupe se jette,
Le saisit au frein et l'arrête.
Le mulet, en se défendant,
Se sent percer de coups; il gémit, il soupire :
Est-ce donc là, dit-il, ce qu'on m'avait promis ?
Ce mulet qui me suit, du danger se retire ;
Et moi, j'y tombe, et je péris !
Ami, lui dit son camarade,

1) über Hungersnoth schreien. 2) der Augustmonat, in welchem das Getreide eingeerntet wird.

1) mit einem stolzen, vornehmen Schritt. 2) da er auf das Geld Absichten hatte.

Il n'est pas toujours bon d'avoir un haut emploi :
Si tu n'avais servi qu'un meunier, comme moi,
Tu ne serais pas si malade.

15. Le Lion et le Rat.

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde :
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.
De cette vérité deux fables feront foi ;
Tant la chose en preuves abonde.

Entre les pattes d'un lion,
Un rat sortit de terre assez à l'étourdie ¹.
Le roi des animaux, en cette occasion,
Montra ce qu'il était, et lui donna la vie.
Ce bienfait ne fut pas perdu.
Quelqu'un aurait-il jamais cru
Qu'un lion d'un rat eût affaire ?
Cependant il avint qu'au sortir des forêts
Ce lion fut pris dans des rets,
Dont ses rugissements ne le purent défaire.
Sire rat accourut, et fit tant par ses dents
Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.
Patience et longueur de temps
Font plus que force ni que rage.

16. La Colombe et la Fourmi.

L'autre exemple est tiré d'animaux plus petits.
Le long d'un clair ruisseau buvait une colombe,
Quand sur l'eau se penchant une fourmis y tombe ;
Et dans cet océan l'on eût vu la fourmis ¹
S'efforcer, mais en vain, de regagner la rive.
La colombe aussitôt usa de charité :
Un brin d'herbe dans l'eau par elle étant jeté,
Ce fut un promontoire où la fourmis arrive :
Elle se sauve ; et là-dessus
Passe un certain croquant qui marchait les pieds nus.
Ce croquant ², par hasard, avait une arbalète.

1) unbesonnener Weise.

1) ehemals schrieb man fourmi und fourmis. 2) man hieß Croquants die Bewohner eines Dorfes, genannt Croq, welche sich unter Heinrich IV. empörten; dann bedeutet es überhaupt Laugenichts, Lumpenkerl.

Dès qu'il voit l'oiseau de Vénus,
Il le croit en son pot, et déjà lui fait fête.
Tandis qu'à le tuer mon villageois s'apprête,
La fourmis le pique au talon;
Le vilain³ retourne la tête;
La colombe l'entend, part, et tire de long⁴.
Le soupé du croquant avec elle s'envole:
Point de pigeon pour une obole.

17. Le Renard et le Bouc.

Capitaine renard allait de compagnie
Avec son ami bouc, des plus haut encornés:
Celui-ci ne voyait pas plus loin que son nez;
L'autre était passé maître en fait de tromperie.
La soif les obligea de descendre en un puits:
Là, chacun d'eux se désaltère.
Après qu'abondamment tous deux en eurent pris,
Le renard dit au bouc: Que ferons-nous, compère?
Ce n'est pas tout de boire, il faut sortir d'ici.
Lève tes pieds en haut, et tes cornes aussi;
Mets-les contre le mur: le long de ton échine
Je grimperai premièrement;
Puis sur tes cornes m'élevant,
A l'aide de cette machine,
De ce lieu-ci je sortirai,
Après quoi je t'en tirerai.
Par ma barbe! dit l'autre, il est bon; et je loue
Les gens bien sensés comme toi.
Je n'aurais jamais, quant à moi,
Trouvé ce secret, je l'avoue.
Le renard sort du puits, laisse son compagnon,
Et vous lui fait un beau sermon
Pour l'exhorter à patience:
Si le ciel t'eût, dit-il, donné par excellence
Autant de jugement que de barbe au menton,
Tu n'aurais¹ pas, à la légère,
Descendu dans ce puits. Or, adieu, j'en suis hors:

3) vilain (villanus) bedeutete ehemals so viel als paysan, villageois. 4) und sucht das Weite, entflieht.

1) descendre mit dem Hülfszeitwort avoir. Vgl. Hirz. S. 232. N. 470.

Tâche de t'en tirer, et fais tous tes efforts;
Car pour moi j'ai certaine affaire
Qui ne me permet pas d'arrêter en chemin. —
En toute chose il faut considérer la fin.

18. Le Lion devenu vieux.

Le lion, terreur des forêts,
Chargé d'ans, et pleurant son antique prouesse ¹,
Fut enfin attaqué par ses propres sujets,
Devenus forts par sa faiblesse.
Le cheval s'approchant lui donne un coup de pied,
Le loup un coup de dents, le boeuf un coup de corne.
Le malheureux lion, languissant, triste et morne,
Peut à peine rugir, par l'âge estropié.
Il attend son destin sans faire aucunes plaintes;
Quand, voyant l'âne même à son antre accourir,
Ah! c'est trop, lui dit-il: je voulais bien mourir;
Mais c'est mourir deux fois que souffrir tes atteintes.

19. Le Chameau et les Bâtons flottants.

Le premier qui vit un chameau
S'enfuit à cet objet nouveau;
Le second approcha; le troisième osa faire
Un licou pour le dromadaire.
L'accoutumance ¹ ainsi nous rend tout familier:
Ce qui nous paraissait terrible et singulier,
S'appriivoise avec notre vue
Quand ce vient à la continue ².
Et puisque nous voici tombés sur ce sujet:
On avait mis des gens au guet,
Qui, voyant sur les eaux de loin certain objet,
Ne purent s'empêcher de dire
Que c'était un puissant navire.
Quelques moments après, l'objet devint brûlot,
Et puis nacelle, et puis ballot,
Enfin bâtons flottant ³ sur l'onde.

1) Seldenthat.

1) ein veraltetes Wort für habitude. 2) gewöhnlicher à la longue, in die Länge, mit der Zeit. 3) flottant ist hier Participle und nicht Adjectiv; daher ist es unveränderlich. Vgl. Hirz. S. 285. N. 513 u. folg.

J'en sais beaucoup de par le monde ⁴
A qui ceci conviendrait bien :
De loin, c'est quelque chose; et de près, ce n'est rien.

20. Parole de Socrate.

Socrate un jour faisant bâtir,
Chacun censurait son ouvrage:
L'un trouvait les dedans, pour ne lui point mentir,
Indignes d'un tel personnage;
L'autre blâmait la face, et tous étaient d'avis
Que les appartements en étaient trop petits.
Quelle maison pour lui! l'on y tournait à peine.
Plût au ciel que de vrais amis,
Telle qu'elle est, dit-il, elle pût être pleine!
Le bon Socrate avait raison
De trouver pour ceux-là trop grande sa maison.
Chacun se dit ami; mais fou qui s'y repose:
Rien n'est plus commun que ce nom,
Rien n'est plus rare que la chose.

21. Le Cerf se voyant dans l'eau.

Dans le cristal d'une fontaine
Un cerf se mirant autrefois
Louait la beauté de son bois,
Et ne pouvait qu'avecque peine
Souffrir ses jambes de fuseaux,
Dont il voyait l'objet se perdre dans les eaux.
Quelle proportion de mes pieds à ma tête!
Disait-il en voyant leur ombre avec douleur:
Des taillis les plus hauts mon front atteint le faite;
Mes pieds ne me font point d'honneur.
Tout en parlant de la sorte,
Un limier le fait partir.
Il tâche à se garantir,
Dans les forêts il s'emporte:
Son bois, dommageable ornement,
L'arrêtant à chaque moment,

4) ich kenne in der Welt viele solche, denen u. s. w. De par ist nicht mehr gebräuchlich, höchstens noch in: de par le roi, im Namen, auf Befehl des Königs. Vgl. Hirz. S. 333.

Nuit à l'office que lui rendent
Ses pieds, de qui ses jours dépendent.
Il se dédit alors, et maudit les présents
Que le ciel lui fait tous les ans.
Nous faisons cas du beau, nous méprisons l'utile;
Et le beau souvent nous détruit.
Ce cerf blâme ses pieds qui le rendent agile:
Il estime un bois qui lui nuit.

22. L'Huître et les Plaideurs.

Un jour deux pèlerins sur le sable rencontrent
Une huître que le flot y venait d'apporter:
Ils l'avalent des yeux, du doigt ils se la montrent;
A l'égard de la dent il fallut contester.
L'un se baissait déjà pour amasser la proie;
L'autre le pousse, et dit: Il est bon de savoir
Qui de nous en aura la joie:
Celui qui le premier a pu l'apercevoir
En sera le gobeur; l'autre le verra faire.
Si par là l'on juge l'affaire,
Reprit son compagnon, j'ai l'œil bon, Dieu merci.
Je ne l'ai pas mauvais aussi,
Dit l'autre, et je l'ai vue avant vous, sur ma vie. —
Eh bien! vous l'avez vue; et moi je l'ai sentie.
Pendant tout ce bel incident,
Perrin Dandin arrive: ils le prennent pour juge.
Perrin, fort gravement, ouvre l'huître, et la gruge,
Nos deux messieurs le regardant.
Ce repas fait, il dit, d'un ton de président:
Tenez, la cour vous donne à chacun une écaille
Sans dépens; et qu'en paix chacun chez soi s'en aille. —
Mettez ce qu'il en reste à plaider aujourd'hui;
Comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles:
Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui,
Et ne laisse aux plaideurs que le sac et les quilles¹.

1) sprichwörtliche Redensart; er überläßt den Andern nur das, was übrig bleibt und keinen Werth mehr hat.

23. La Parole du Samaritain.

Un docteur de la loi, cherchant à le surprendre,
Lui dit : » Maître, parlez ; ne pourriez-vous m'apprendre
» Quel chemin le plus court doit nous conduire au ciel,
» Et comment on est pur aux yeux de l'Éternel ? «
Jésus lui répondit : » Vous avez le saint livre ;
» Qu'y lisez-vous ? Comment vous prescrit-il de vivre ?
» — On y lit : Vous devez, en tout temps, en tout lieu,
» Aimer par dessus tout le Seigneur votre Dieu ;
» D'esprit, de cœur et d'âme il commande qu'on l'aime
» Aimez votre prochain à l'égal de vous-même :
» Ainsi le veut la loi ; son texte m'est connu. «
Jésus dit : » Vous avez sagement répondu.
» Allez ; accomplissez cette loi salutaire. «
Un docteur a toujours de la peine à se taire.
Le nôtre donc insiste : » Et quel est mon prochain ? «
Jésus lui répondit par ce récit divin :
» Un homme descendait de la montagne sainte ;
» Des murs de Jéricho ses pas gagnaient l'enceinte,
» Lorsque par des voleurs il se vit dépouillé ;
» Ces brigands, dont le bras d'horreurs était souillé,
» L'ayant meurtri, navré des coups qu'ils lui donnèrent,
» Sur le bord du chemin mourant l'abandonnèrent.
» Un prêtre vers ce lieu tourna d'abord ses pas :
» Il vit ce malheureux... et ne s'arrêta pas.
» Un lévite à son tour vient sur la même place ;
» Il voit ce malheureux, l'entend gémir... et passe.
» Vint un Samaritain ; que croyez-vous qu'il fit ?
» Il entend des sanglots ; la pitié le saisit,
» Il s'arrête, il s'émeut ; et, mettant pied à terre,
» Court à ce malheureux, entre ses bras le serre,
» Le soulève, lui fait reprendre ses esprits,
» Se dépouille, et partage avec lui ses habits ;
» De flots d'huile et de vin baigne ses meurtrissures ;
» D'une main secourable il panse ses blessures,
» Et dans ses soins pieux ne pouvant se lasser,
» Sur sa monture enfin parvient à le placer.
» Il le conduit lui-même en une hôtellerie,
» Veille auprès de son lit, charme son insomnie.
» Le lendemain matin, obligé de partir :

» Aux maux qu'il souffre encor vous saurez compatir,
» Dit-il à l'hôtelier; soutenez sa faiblesse,
» Usez de cet argent que pour lui je vous laisse.
» S'il ne suffisait pas, ajoutez ce qu'il faut;
» N'épargnez rien enfin, je reviendrai bientôt,
» Et je vous rendrai tout. Il eut sa récompense;
» Le malade guérit. Or, que faut-il qu'on pense
» Des trois qui tour à tour sur la route ont passé?
» Lequel fut le prochain du malheureux blessé?
» — Sur la réponse est-il quelqu'un qui ne s'accorde?
» Celui qui sur cet homme a fait miséricorde.
» Il est vrai, dit Jésus; allez, et montrez-vous
» Comme lui, bon, humain, charitable envers tous! «

24. Le Berceau.

Heureux enfant, que je t'envie ¹
Ton innocence et ton bonheur!
Ah! garde bien toute ta vie
La paix qui règne dans ton cœur.

Tu dors; mille songes volages,
Amis paisibles du sommeil,
Te peignent de douces images
Jusqu'au moment de ton réveil.

Ton oeil s'ouvre, tu vois ton père,
Joyeux, accourir à grands pas;
Il t'emporte au bras de ta mère,
Tous deux te bercent dans leurs bras.

Heureux enfant, que je t'envie
Ton innocence et ton bonheur!
Ah! garde bien toute ta vie
La paix qui règne dans ton cœur.

Tout platt à ton ame ingénue:
Sans regrets, comme sans désirs,
Chaque objet qui s'offre à ta vue,
T'apporte de nouveaux plaisirs.

1) envier qch. à qu., Einen um etwas beneiden.

Si quelquefois ton coeur soupire,
Tu n'as pas de longues douleurs ;
Et l'on voit ta bouche sourire
A l'instant où coulent tes pleurs.

Heureux enfant, que je t'envie
Ton innocence et ton bonheur !
Ah ! garde bien toute ta vie
La paix qui règne dans ton coeur.

25. Malherbe à M. Du Périer sur la mort de sa fille.

Ta douleur, Du Périer, sera donc éternelle ?
Et les tristes discours
Que met dans ton esprit l'amitié paternelle,
L'augmenteront toujours ?

Le malheur de ta fille au tombeau descendue
Par un commun trépas,
Est-ce quelque dédale où ta raison perdue
Ne se retrouve pas ?

Ta fille était du monde, où les plus belles choses
Ont le pire destin ;
Et, Rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

Penses-tu que plus vieille en la maison céleste
Elle eût eu plus d'accueil ?
Ou qu'elle eût moins senti la poussière funeste
Et les vers du cercueil ?

Non, non, cher Du Périer, aussitôt que la Parque ¹
Ote l'ame du corps,
L'âge s'évanouit au-deçà de la barque ²,
Et ne suit point les morts.

Ne te lasse donc plus d'inutiles plaintes ;
Mais sage à l'avenir,
Aime une ombre comme ombre, et des cendres éteintes
Eteins le souvenir.

1) die eine der drei Parzen, der Göttinnen des Schicksals und des Lebens der Menschen. 2) der Todesnachricht.

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles ;
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,
Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois ;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend point nos rois.

26. Félicité de l'autre monde, préférable à tous
les avantages d'ici bas.

Je renonce sans peine à des biens passagers,
Que troublent les soucis, que suivent les dangers :
La mort nous les ravit, la fortune s'en joue,
Aujourd'hui sur le trône et demain dans la boue,
Et leur plus haut éclat fait tant de mécontents,
Que peu de vos Césars en ont joui long-temps.
J'ai de l'ambition, mais plus noble et plus belle ;
Cette grandeur périt, j'en veux une immortelle,
Un bonheur assuré, sans mesure et sans fin,
Au-dessus de l'envie, au-dessus du destin.
Est-ce trop l'acheter que d'une triste vie,
Qui tantôt, qui soudain me peut être ravie,
Qui ne me fait jouir que d'un instant qui fuit,
Et ne peut m'assurer de l'instant qui le suit ?

27. Caractère de l'homme juste.

Seigneur, dans ta gloire adorable
Quel mortel est digne d'entrer ?
Qui pourra, grand Dieu, pénétrer
Ce sanctuaire impénétrable
Où tes saints inclinés, d'un oeil respectueux,
Contemplant de ton front l'éclat majestueux ?

Ce sera celui qui du vice
Evite le sentier impur ;
Qui marche d'un pas ferme et sûr
Dans le chemin de la justice ;

Attentif et fidèle à distinguer sa voix,
Intrépide et sévère à maintenir ses lois.

Ce sera celui dont la bouche
Rend hommage à la vérité;
Qui, sous un air d'humanité,
Ne cache point un coeur farouche;
Et qui, par des discours faux et calomnieux,
Jamais à la vertu n'a fait baisser les yeux :

Celui devant qui le superbe,
Enflé d'une vaine splendeur,
Paraît plus bas, dans sa grandeur,
Que l'insecte caché sous l'herbe ;
Qui, bravant du méchant le faste couronné,
Honore la vertu du juste infortuné :

Celui, dis-je, dont les promesses
Sont un gage toujours certain :
Celui qui d'un infame gain
Ne sait point grossir ses richesses :
Celui qui, sur les dons du coupable puissant,
N'a jamais décidé du sort de l'innocent.

Qui marchera dans cette voie,
Comblé d'un éternel bonheur,
Un jour, des élus du Seigneur
Partagera la sainte joie ;
Et les frémissements de l'enfer irrité
Ne pourront faire obstacle à sa félicité.

28. Le Chrétien mourant.

Qu'entends-je ? autour de moi l'airain sacré résonne !
Quelle foule pieuse en pleurant m'environne ?
Pour qui ce chant funèbre et ce pâle flambeau ?
O mort ! est-ce ta voix qui frappe mon oreille
Pour la dernière fois ? Eh quoi ! je me réveille
Sur le bord du tombeau !

O toi ! d'un feu divin précieuse étincelle,
De ce corps périssable habitante immortelle

Dissipe ces terreurs : la mort vient t'affranchir !
Prends ton vol, o mon ame ! et dépouille tes chaînes.
Déposer le fardeau des misères humaines,
Est-ce donc là mourir ?

Oui, le temps a cessé de mesurer mes heures.
Messagers rayonnants des célestes demeures,
Dans quels palais nouveaux allez-vous me ravir ?
Déjà, déjà je nage en des flots de lumière ;
L'espace devant moi s'agrandit, et la terre
Sous mes pieds semble fuir !

Mais qu'entends-je ? Au moment où mon ame s'éveille,
Des soupirs, des sanglots ont frappé mon oreille !
Compagnons de l'exil, quoi ! vous pleurez ma mort !
Vous pleurez ! et déjà dans la coupe sacrée
J'ai bu l'oubli des maux, et mon ame enivrée
Entre au céleste port.
